

<https://dechargelarevue.com/Florence-Saint-Roch-On-cherche-quelqu-un.html>



Pages de garde

Florence Saint-Roch : « On cherche quelqu'un »

- Le Magnum - Repérage -

Date de mise en ligne : lundi 22 janvier 2024

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Elle tenait chronique dans *Décharge* sous l'intitulé : *Se mettre à la page*. Florence Saint-Roch trouvera désormais sa place sur ce *Magnum* en tenant mensuellement ces *Pages de garde*, comme je l'ai annoncé récemment (*Repérage* du [21 janvier](#) dernier) : *Page de garde* comme on dit *vin de garde* en Bourgogne.

De derrière les fagots, elle nous sort, pour sa première livraison, *On cherche quelqu'un*, de **Jacques Ancet**, un cru 2002 aux éditions *Dana*, et qui fut écrit, nous rappelle-t-elle, « *À la mémoire de José Àngel* » (**Valente**), éminent poète espagnol disparu le 18 juillet 2000, dont J. Ancet a été le traducteur récurrent et l'ami.

Florence Saint-Roch :

Les poèmes ont été composés juste après la disparition de **Valente**, entre le 26 juillet et le 10 septembre de cette même année 2000 : à chaud, donc, dans l'émotion, et de façon très tenue (la douleur n'empêche pas **Jacques Ancet** d'être fidèle à sa ligne poétique).

Le chagrin est exprimé dans un format à la fois fluide et arrêté, puisque le recueil présente une suite de 27 neuvains assemblant chacun des vers de 9 syllabes. Saisis dans une arithmétique impaire rare autant qu'efficace (9 n'est-il pas le chiffre de la fin et de l'achèvement par excellence ?), les poèmes, dans leur progression, s'essaient à évoquer l'ami disparu – sachant que l'évoquer, c'est, littéralement, faire entendre sa voix. Il n'est pas même question de se souvenir : l'image, les images ne se laissent pas rassembler ni figer : « *Quelqu'un se retire./ Il y a des morceaux de visage* » (II) « *Parfois, dans un mot, on en trouve un.* » (III). Petit miracle évanescent, vite dissipé dans un vide glaçant : perdre un être cher, c'est être perdu soi-même : « *On est comme dans un bois, perdu, /au milieu du soleil et des ombres./Des mains cherchent d'autres mains/ne touchent qu'un vide sans images./On est là, seul au milieu des gestes/qui s'en vont* » (VI). Si « *L'on ne peut que se taire* » (III), ce mutisme permet (dans une certaine mesure) de faire advenir les propos que tenait le disparu. « *Il disait : s'effacer, n'être rien* » (V), « *Il disait aussi* » (VIII), « *Il disait : suivre la trace qui/peu à peu se dissout. Il disait,/ il disait... Il ne dit plus* » (X).

Les anaphores ne traduisent aucun emballement de la parole, au contraire, elles signalent un silence grandissant, corollaire de l'effacement. Il n'est alors qu'à se contenter de « *Quelque chose/comme de la salive entre les mots/et c'est tout. On se dit que c'est lui* » (XI), ou encore « *On se dit que sûrement il est là/dans cette façon de penser à lui/qu'on a parfois* » (XII). Entre ce que disait l'ami et ce que l'on se dit, un écart, pour ne pas dire une béance. Comment alors parvenir à le citer, à le susciter encore un tant soit peu ? Les poèmes de J. Ancet, de façon affirmée, se proposent de faire écho, de débusquer « *un reste de présence humaine* », ainsi l'écrivait Valente (cité en exergue), « *comme l'escargot laisse derrière lui un reste de bave* » (id). Et d'un même mouvement, de façon très lucide, ils constatent l'incertitude cruelle, l'imperfection même de l'écho :

« *Il disait – non, il ne disait pas :il écoutait* » (XVI), « *Que disait-il d'autre ?* » (XVIII), « *(est-ce qu'il disait ?)* » (XIX). L'impuissance, non seulement à transcrire, mais à percevoir, se traduit par un : « *On s'arrête,/on écoute. On attend son retour* » (XXI), « *Elle ne vient pas* » (XXII), « *Est-ce lui qui disait [...] – lui qui disait : « [...] »* », « *- lui qui disait [...] – était-ce lui ?* » (XXIII). Paroles rapportées comme paroles reproduites au style direct échappent : « *Et comment entendre cette bouche et cette voix/si lointaine ? Quelqu'un se retire,/laisse derrière un fil de silence* » (XXIV).

On cherche quelqu'un est le livre d'un deuil et, en même temps, le livre de tous les deuils. Si chaque expérience est unique, reste que « on », autant dire tout un chacun, est amené à éprouver une perte irréparable et la solitude qui s'ensuit. La double spirale que dessinent les poèmes (après la bave, voici la coquille de l'escargot), avec ses retours, ses reprises chaque fois amplifiées, sa musique aussi, si caractéristique, donne à voir l'inexorable travail de la mort et de la dissolution. Elle dit aussi, lorsqu'on la considère dans son mouvement rétrograde, le vide et le désarroi, le resserrement, la rareté des signes, la complète disparition : « *Mais un jour, là où était le corps,/son passage insouciant, le sourire/le geste, ne reste que le vide/de la lumière. On cherche quelqu'un* » (XXV).